

MARSHALL, Joan, *A Solitary Pillar. Montreal's Anglican Church and the Quiet Revolution* (Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1994), 220 p. 34,95 \$

Raymond Lemieux

Volume 49, numéro 2, automne 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305428ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305428ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lemieux, R. (1995). Compte rendu de [MARSHALL, Joan, *A Solitary Pillar. Montreal's Anglican Church and the Quiet Revolution* (Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1994), 220 p. 34,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 49(2), 275–277. <https://doi.org/10.7202/305428ar>

MARSHALL, Joan, *A Solitary Pillar. Montreal's Anglican Church and the Quiet Revolution* (Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1994), 220 p. 34,95\$

Ce livre se présente comme une des rares sociographies de la communauté anglicane du Québec, communauté à la fois si importante dans l'histoire de l'Amérique et si mal connue en dehors de ses propres institutions. Il concerne plus précisément les anglicans du diocèse de Montréal, territoire allant de Knowlton, dans les Cantons de l'Est, à Saint-Jovite dans les Laurentides, donc un milieu qu'on peut qualifier de «métropolitain» mais démographiquement diversifié, comprenant tant d'anciennes implantations rurales que des groupes urbains éclatés.

Les constatations de base sont simples. L'anglicanisme au Québec représente, comme l'annonce le titre de la première partie, «une Église minoritaire en transition». Cette Église est dépositaire d'un riche patrimoine de culture et de traditions. Elle est celle d'un des «peuples fondateurs» de la société québécoise; elle a longtemps représenté, vue de l'extérieur en tout cas, l'*establishment* colonial, puis domestique de cette société, à qui elle a fourni à fournir une portion non négligeable de ses intellectuels, de ses industriels et de son élite politique. Mais elle est actuellement mise en demeure d'affronter des défis inédits.

L'Église anglicane est tout d'abord profondément blessée dans sa démographie: le déclin, de 1961 à 1991, l'a fait passer de 94 891 fidèles à 24 773, ce qui représente une baisse de 75%. Ce déclin n'est certes pas spécifiquement montréalais: dans l'ensemble du Canada, pour la même période, il a atteint 41%. Il ne peut pas, cependant, ne pas marquer les mentalités et les préoccupations de ceux qui restent, puisque c'est leur identité, qui est en cause. Cela fournit d'ailleurs à l'auteure son projet: elle tentera de «clarifier quelques aspects du rapport religion-société pour une population minoritaire spécifique confrontée à une crise d'identité» (p. 3, notre traduction).

La situation actuelle peut être attribuée à deux séries de causes. La première, la plus évidente, est bien sûr l'émigration: depuis 1961, le solde migratoire des anglophones du Québec a régulièrement été négatif, avec une pointe majeure dans la période comprise entre les recensements de 1976 et de 1981, période qui correspond, on le sait, avec la première conquête du pouvoir provincial par le Parti québécois. La seconde série est plus globale: elle concerne l'ensemble des facteurs qu'on peut qualifier de «sécularisation» et qui se traduisent, chez les anglicans comme chez les protestants et les catholiques, par des prises de distance de plus en plus grandes, de la part des individus, par rapport aux institutions religieuses traditionnelles qui auparavant encadraient leur existence.

Dans ce contexte, la situation des anglicans québécois est à la fois spécifique et subordonnée à des mouvements sociaux qui les dépassent. L'auteure, évitant les pièges de partis-pris affectifs ou idéologiques qui auraient été bien compréhensibles, nous introduit à une lecture nuancée des interactions constantes de ces deux séries de facteurs, quoique cette lecture reste toujours marquée par les solidarités qui sont les siennes. L'émigration des anglicans n'est évidemment pas sans lien avec la situation nouvelle des anglophones dans la société québécoise. C'est dire qu'elle est alors tributaire du processus de minorisation que leur «impose» la montée d'un nationalisme francophone s'exprimant désormais sur la scène économique et sur la scène politique, et non plus seulement en tant que trait culturel et héritage religieux. Ce nationalisme, admet l'auteure, représente désormais pour eux un défi: «les structures, les règles et les ressources qui 'informaient' leur vie ont fondamentalement changé» (p. 4). Et ce changement a amené des tensions dans leur communauté: alors qu'ils avaient, à tort ou à raison, le sentiment de contrôler le milieu auquel ils appartenaient, celui-ci désormais semble leur échapper, et dès lors la signification même de leur appartenance communautaire, médiatisée par l'Église, se transforme. D'un milieu d'enracinement,

dont le fort ancrage traditionnel affirmait le pouvoir collectif, elle devient, pour certains, une sorte de communauté utopique, le dernier lieu qui peut fournir aux individus un certain sens de leur histoire...

Certes, chaque lecteur appréciera ici à sa façon l'interférence des forces locales (l'affirmation nouvelle de l'identité québécoise francophone) et générales (la sécularisation) qui travaillent l'identité anglicane. L'auteure ne présente pas de recette pour assurer l'interprétation juste. Elle tente simplement, avec honnêteté, de respecter l'écheveau des facteurs qu'elle rencontre sur le terrain. Si elle ne néglige pas la spécificité québécoise, qui est pour elle une donnée incontournable — elle manifeste d'ailleurs par là quelque chose de son propre engagement dans la communauté anglicane — elle est néanmoins consciente, la littérature sociologique aidant, que l'effritement contemporain des communautés confessionnelles et, surtout, l'ambiguïté des appartenances, dissociant les quêtes individuelles de sens (supportées par des traditions spécifiques) et la vie publique (déterminée par les impératifs de la modernisation), tient à des raisons qui dépassent de beaucoup les implantations locales.

Après avoir ainsi mis au point les grandes lignes de son étude, cherchant le sens de l'engagement contemporain dans cette Église anglicane en changement, l'auteure étudie avec plus de précision un échantillon de cinq paroisses (incluant une francophone), choisies parmi les soixante-dix-huit que comprend le diocèse. La sociographie, ici, devient plus précise: elle nous rapproche, non pas des centres de pouvoir, mais des débats, des interrogations et parfois des déchirements vécus au jour le jour. Le mot «commitment», qui n'a peut-être pas d'équivalent exact en français — le terme «engagement» étant trop large et imprécis —, y prend tout son sens, et à tous les niveaux: traditions, finances, liturgie, engagement social, rapports aux pouvoirs, rapports hommes-femmes, voire bilinguisme. Certes on aurait aimé, dans cette section, davantage d'entrevues et d'études qualitatives. Mais déjà les observations et les indicateurs statistiques utilisés nous donnent de bonnes indications sur la vitalité, c'est-à-dire sur l'ensemble des forces et faiblesses, des dynamismes et des résistances de ce groupe religieux.